

178 ALLÉE SALVADOR DALÍ

Jeudi 23 avril 2026 (Nîmes) *Repérer*

À la gare TGV de Nîmes Pont du Gard, j'attends Leïlah qui arrive de Marseille. Le hall climatisé contraste avec la chaleur qui écrase déjà les extérieurs en ce début d'après-midi. Pendant le trajet en voiture, elle me raconte des bouts de son parcours de vie. Jusqu'à récemment, elle travaillait à l'Institut français du Liban où elle était en charge du cinéma. L'attaque d'Israël a bouleversé le cours des choses ; elle a dû être rapatriée en France. Son récit n'a rien d'une confidence spectaculaire, il s'inscrit dans cette catégorie d'expériences où les trajectoires individuelles sont soudain traversées par l'histoire et ses secousses. Nous échangeons sur ce que nous connaissons tous les deux de Beyrouth. Aujourd'hui, Leïlah porte le programme Transat aux côtés de Mark et de Claire, que Christophe et moi avons déjà rencontrés lors d'entretiens en visioconférence. Les noms circulent avant les personnes. Puis, un jour, les corps apparaissent et les voix prennent place dans un paysage réel.

En rentrant dans Nîmes, nous prenons la direction du Pôle de Lutte contre les EXclusions de la Croix-Rouge (PLEX). À notre arrivée, Morad nous accueille. Nous prenons le chemin des bâtiments, des couloirs, des cuisines, des bureaux, des espaces collectifs. La température de ce début d'après-midi semble ralentir les gestes et épaissir le temps. Les ombres deviennent déjà précieuses. Une personne nettoie la salle où certains repas sont pris en commun. Pour Leïlah, la découverte du bâtiment C est importante. Le PLEX ressemble peut-être aux lieux qui accueillent habituellement les résidences Transat. Ici, les usages de l'espace répondent d'abord à des nécessités sociales, sanitaires, administratives. « L'art » arrive dans un environnement déjà traversé par d'autres urgences. J'observe sa manière de regarder, de questionner, de prendre des notes. Je crois qu'elle cherche à comprendre comment une résidence artistique peut s'inscrire dans un tel milieu sans s'y superposer. Les échanges avec Morad sont immédiats et cordiaux. Ils avancent avec une forme d'évidence tranquille. Souvent, des rires fusent.

Morad connaît bien les logiques de coopération entre culture et action sociale. Avant de rejoindre la Croix-Rouge, il a coordonné une grande friche artistique à Nîmes. Il a aussi travaillé à la Friche Belle de Mai, à Marseille. Les références communes apparaissent rapidement entre lui et Leïlah. Des noms sont cités, des souvenirs de projets et de connaissances communes ressurgissent.

Comme souvent dans les mondes professionnels, les réseaux de relations dessinent une géographie discrète qui relie des lieux parfois éloignés. Le monde paraît soudain beaucoup plus petit que les cartes qui le représentent.

En les écoutant, je suis frappé par la manière dont certaines trajectoires fabriquent des passerelles entre des univers que l'on présente souvent comme distincts : l'art, le social, l'éducation populaire, le soin. Les frontières existent dans les institutions ; elles s'estompent dans les parcours des personnes.

En fin d'après-midi, nous reprenons la route vers la gare TGV. Leïlah poursuit son itinérance à travers les lieux engagés dans le programme Transat des Ateliers Médicis. Une tournée faite de rencontres, d'observations et de conversations. Je la dépose devant le bâtiment de verre et de métal surchauffé où je l'ai récupérée quelques heures auparavant. Elle repart vers Paris, je repars vers Nîmes. Les programmes de résidence produisent aussi cela : des circulations de personnes, d'idées et de récits qui relient temporairement des lieux différents.

Lundi 11 mai 2026 (Saint-Ouen) *Connaître*

Aujourd'hui a lieu la journée de lancement des résidences Transat à Saint-Ouen. La veille au soir, je suis arrivé sous une pluie battante. Les trombes d'eau et la nuit avaient effacé les repères habituels ; impossible de comprendre où se trouvait réellement l'entrée des Ateliers Médicis. Ce matin, le ciel s'est dégagé mais une légère désorientation demeure.

Le rendez-vous se tient dans une ancienne école, là où se trouvent les bureaux actuels des Ateliers avant de déménager en face de la future gare de métro Clichy-Montfermeil (en 2027? 2028?). Les traces des usages passés subsistent dans l'architecture : couloirs longs et larges, salles aux volumes familiers, circulation organisée autour d'espaces collectifs.

Nous nous retrouvons autour d'un café. Les premiers échanges sont hésitants. Il s'agit d'accomplir ce rituel discret qui consiste à faire connaissance avec des personnes inconnues alors même qu'un lien existe déjà. Nous avons répondu au même appel. Nous avons porté le même désir de participer à cette aventure artistique. Nous avons traversé les mêmes formulaires, les mêmes attentes, les mêmes incertitudes. Une communauté provisoire se forme ainsi, faite, je crois, moins d'affinités déjà établies que d'une envie partagée.

Christophe n'a pas pu se libérer pour venir. Notre situation attire l'attention : nous sommes les seuls à avoir candidaté en duo. Je mesure alors combien les dispositifs administratifs continuent souvent à imaginer l'artiste comme une figure individuelle, quand nos pratiques, elles, se construisent dans la coopération, le collectif, le trouble. Les conversations se déploient au fil de la matinée. Je rencontre Robin Hunzinger qui est cinéaste. Il me parle de son souhait de travailler dans les maisons Athos. Le dispositif, porté par le ministère des Armées, accompagne des militaires confrontés à des blessures psychiques : syndromes post-traumatiques, repli sur soi, perte de confiance, états dépressifs. Ce n'est pas un établissement de santé. Pas de psys, juste du répit, du repos, des paires qui savent et ont vécu les mêmes choses.

À travers ses mots apparaît une question qui traverse nombre de projets présents aujourd'hui : comment approcher des expériences de vie marquées par la fragilité sans les réduire à cette fragilité ? Comment créer les conditions d'une rencontre qui ne soit ni extraction de récits ni mise à distance ?

Plus tard, Mark revient sur la genèse des Ateliers Médicis. Son récit replace le programme dans une histoire plus vaste. L'idée est née au lendemain des révoltes sociales de 2005, après la mort de Zyed Benna et Bouna Traoré à Clichy-sous-Bois. Il nous rappelle que l'état d'urgence fut alors décrété pour la première fois depuis la guerre d'Algérie. Dans son récit, les Ateliers Médicis, la « villa Médicis des banlieues » apparaissent comme une tentative institutionnelle de répondre à une question politique persistante : comment faire en sorte que la culture ne demeure pas concentrée dans quelques centres mais puisse devenir une ressource partagée, présente là où les inégalités territoriales se font sentir avec le plus de force ?

Le programme Transat débute en 2020 pour essayer de répondre un peu à cette question et dessine aujourd'hui une constellation de lieux, de personnes et de récits qui se répondent à distance. À midi, nous partageons un déjeuner libanais. Les plateaux repas se succèdent sur les tables. Les couleurs, les odeurs de persil, les galettes fines libanaises, la générosité des plats transforment immédiatement l'atmosphère. Comme souvent, les conversations les plus libres naissent au moment du repas. Les corps se détendent. Les voix changent de rythme.

Je discute longuement avec Karima, Margaux et Randa. Nos parcours sont différents, les terrains aussi, mais quelque chose circule entre nous. Peut-être la satisfaction d'avoir trouvé un espace où les pratiques artistiques peuvent se confronter à d'autres réalités sociales sans perdre leur singularité ? Peut-être simplement la joie de commencer, la fierté d'être lauréates et lauréats aussi ? Je ne sais pas si je suis à l'aise. Je ne pense pas être artiste. Je suis sociologue et j'ai quelques expériences d'enquête dans des milieux « fragiles ». Je mesure la chance que j'ai que Christophe ait bien voulu me rejoindre sur cette aventure.

En observant les échanges qui se forment au fil de la journée, je suis frappé par une impression partagée : personne ne semble tout à fait savoir ce qui adviendra de ces résidences. Pourtant, cette incertitude n'inquiète pas. Elle ouvre. Elle rend possible. Dans les regards, dans les discussions, dans les projets encore imprécis, je perçois surtout une forme d'élan collectif. Une envie commune d'aller voir, de comprendre, de se laisser transformer par les lieux et les rencontres à venir.

Vendredi 12 juin 2026 (Nîmes) *Rencontrer*

Le matin s'étire doucement au PLEX. Nous y arrivons vers 10h30 et Christophe découvre les lieux qui deviennent toujours plus familiers pour moi. Avec Morad, les échanges s'engagent immédiatement, nourris, denses, comme si le site lui-même imposait un certain rythme de parole. Dans les échanges, Christophe apporte quelque chose de particulier. Une attention constante aux mots. Une manière de ne jamais laisser une notion s'installer sans l'interroger. Sa présence imprime un rythme à la discussion : plus lent parfois, mais aussi plus précis. Son exigence intellectuelle n'est pas de celles qui cherchent à impressionner. Elle relève plutôt d'une forme de responsabilité envers ce qui est dit. Les situations ne sont jamais tout à fait évidentes ; elles demandent à être décrites avec justesse. Les expériences ne peuvent être réduites à des catégories toutes faites ; elles méritent qu'on s'attarde sur leurs nuances, leurs contradictions, leurs aspérités.

Je remarque souvent que sa manière de questionner oblige chacune et chacun à revenir sur ses formulations. À préciser. À distinguer. À chercher le mot qui approche au plus près de ce qui a été vécu. Non par goût de l'abstraction, mais parce que nommer est déjà une manière d'agir sur le réel. Les mots ouvrent ou ferment des possibilités de compréhension. Ils rendent visibles certaines dimensions de l'expérience et en occultent d'autres.

Dans ces moments-là, l'entretien devient un travail collectif d'attention. Une enquête menée autant sur les situations elles-mêmes que sur le langage que nous employons pour les raconter.

Christophe, en bon anthropologue, veille à ce que les raccourcis ne prennent pas la place des descriptions, à ce que les concepts restent reliés aux existences concrètes dont ils prétendent rendre compte. Cette exigence produit parfois des détours, des hésitations, des reprises. Mais elle permet aussi que les expériences rencontrées ne soient pas simplement classées ou interprétées trop vite. Elles demeurent ouvertes, complexes, irréductibles. J'en viens à penser que cette rigueur n'est pas seulement une qualité intellectuelle. C'est une forme d'attention aux personnes. Une manière de leur accorder suffisamment d'importance pour refuser les simplifications et prendre au sérieux ce qu'elles racontent du monde. Faire enquête avec soin, avec tact.

Nous rencontrons les équipes salariées et les personnes accueillies. Morad nous parle du rétablissement. Non pas comme un protocole ou une méthode, mais comme un cheminement. Une manière de reprendre prise sur sa propre existence. Pour ses théoriciennes, les psychologues Patricia Deegan et Bill Anthony que nous ne connaissons pas, le rétablissement doit se penser et se construire comme une transformation intime, un déplacement progressif des valeurs, des attentes, des rôles ; une possibilité de construire une vie habitable malgré la maladie, l'exclusion, l'isolement. Derrière les mots théoriques, on perçoit surtout une conviction : chacune et chacun doit pouvoir redevenir autrice ou auteur de sa trajectoire. Nul doute que Christophe doit penser comme moi au pragmatisme américain que nous affectionnons particulièrement.

Dans une salle du PLEX (bâtiment C), Michel et Philippe jouent au Scrabble. Les lettres s'assemblent sur le plateau pendant que nous traversons les différents espaces qui composent les espaces. Les bâtiments se succèdent et, avec eux, les mondes : CADA (Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile), CHRS (Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale), LHSS (Lits Halte Soins Santé), accueil de familles Roms (« disposition Europe »), accueil de jeunes mineures non accompagnées, Samu social, centrale téléphonique du 115, Antenne Médicale, etc. Un bout de la carte de l'hospitalité inconditionnelle de Nîmes se dessine.

Chaque porte ouvre sur une autre forme de vulnérabilité, mais aussi sur d'autres manières d'habiter le quotidien. Sur certains murs, les photographies d'une campagne de la Croix-Rouge faites pour les 30 ans de l'antenne médicale de Nîmes attirent notre attention.

Les visages regardent l'objectif, mais quelque chose résiste à l'identification. S'agit-il de salariées ? De personnes accueillies ? L'ambiguïté demeure et cette indistinction nous frappe. Elle raconte peut-être mieux que de longs discours ce que le lieu cherche à produire : une porosité des catégories, un brouillage des frontières habituelles entre celles et ceux qui aident et celles et ceux qui sont aidés. Les images deviennent alors moins des portraits que des invitations à suspendre les évidences.

Au fil de nos déambulations, nous croisons des travailleuses et des travailleurs sociaux. Des soignantes aussi, éducatrices spécialisées ou infirmières pour la plupart. Nous sommes présentés comme les artistes qui viendront bientôt travailler ici. Il faut chaque fois expliquer notre présence. Nous disons que ce sont les récits qui nous intéressent. Les histoires qui circulent dans les couloirs, dans les salles à manger, les bureaux devant les bâtiments, plus loin, l'avant d'ici aussi. Non pas les grandes histoires exemplaires, mais ce que le GdRA appelle les « singularités ordinaires » : ces existences qui paraissent modestes et qui pourtant ouvrent des mondes entiers dès lors qu'on leur prête attention.

Vient le repas. Dans la cuisine, Christophe aide Touryia, maîtresse de maison, à dresser les assiettes, il prend aussi des photos de l'exercice. Les portions sont impressionnantes. Le couscous déborde des bords. Il est au bœuf, avec du jarret. Nous jubilons avec Christophe, nous deux qui sommes de gros mangeurs... Chaque assiette semble pouvoir nourrir plusieurs personnes. Chacune et chacun participe à la mise en place : Louisa, Aïcha, Idrissa, etc. Les gestes circulent avec les plats. Ici, manger n'est pas seulement satisfaire un besoin ; c'est prendre part à une organisation collective, aussi discrète soit-elle. Autour de la table, les conversations se déploient. Michel, Philippe, l'autre Philippe, Lydia, Laetitia, etc. Les histoires surgissent par fragments. Les plaisanteries aussi. Le couscous, les verres de sirop de pêche, de menthe et de grenadine dans des grandes bouteilles d'eau cristalline dénouent les retenues. Peu à peu, les voix gagnent en ampleur même si certaines mangent en silence sur une table isolée.

Les deux Philippe improvisent une sorte de numéro à eux seuls.

Ils se taquent, s'invectivent, se coupent la parole. Le repas devient scène. Le volume sonore monte, et avec lui une forme de plaisir d'être ensemble, même si celui-ci doit parfois être tempéré par les salariées, car l'ambiance peut vite « déborder » et tourner à l'altercation. Le dessert arrive : une immense salade de fruits que chacune regarde avec un mélange de gourmandise et de résignation tant le couscous a déjà rempli les ventres. Puis le café. La conversation se poursuit avec David, responsable du projet de maraîchage de la Croix-Rouge à Nîmes. Il parle de la terre, des légumes, de l'élevage des poules. Sa parole change de texture lorsqu'il évoque les cultures. On sent l'attachement profond à ces gestes quotidiens. Il raconte aussi son épuisement, son burn-out, le rythme impossible du métier de paysanne qu'il exerçait auparavant avec sa compagne. Aujourd'hui, travailler pour la Croix-Rouge lui permet de poursuivre ce qu'il aime sans être entièrement soumis aux contraintes économiques du monde agricole. Entre les lignes affleure une question simple : dans quelles conditions une passion peut-elle demeurer vivable ?

À l'extérieur, le soleil de l'après-midi écrase doucement la cour et le périphérique tout proche. Christophe demande une cigarette à Chiro pour accompagner le café. La conversation dérive vers son nom. Chiro explique qu'il veut changer le sien. Il le qualifie durement, comme s'il portait avec lui une histoire dont il cherche à se détacher « Nom de bâtard ». « Chiro », dit-il, signifie en japonais quelque chose comme le rusé, l'intelligent. Il raconte les démarches à entreprendre vis-à-vis de l'État, les rendez-vous à obtenir via la plateforme téléphonique de la mairie à laquelle il reste suspendu de longues minutes en attendant que quelqu'un décroche. Puis le football s'invite dans la discussion. Malgré les cigarettes, il joue bien. Très bien même. La veille, il passait des essais dans un club « par ici ». Cela s'est bien passé.

Son histoire apparaît par touches successives, puis se retire.

Certains récits demeurent en bordure. Nous apprenons peu de choses sur son origine. Ou plutôt, nous comprenons que ce n'est pas le moment. Il reste alors cette présence, ce désir de changer de nom, ce talent pour le football, cette manière d'habiter le seuil entre plusieurs vies possibles. Cela suffit. Tout n'a pas besoin d'être su pour être rencontré.

Plus tard, en rédigeant ces notes, je cherche des définitions :

👉 CADA : Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile

Ces structures accueillent les personnes qui ont déposé une demande d'asile en France pendant l'instruction de leur dossier. Elles proposent un hébergement ainsi qu'un accompagnement administratif, juridique, social et parfois linguistique.

👉 CHRS : Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale

Les CHRS accueillent des personnes ou des familles confrontées à de graves difficultés sociales, économiques ou de logement. Leur mission ne se limite pas à l'hébergement : ils accompagnent les personnes vers une plus grande autonomie, notamment en matière de logement, d'emploi, de santé ou d'accès aux droits.

👉 LHSS : Lits Halte Soins Santé

Les LHSS sont destinés à des personnes sans domicile ou en situation de grande précarité dont l'état de santé nécessite des soins et un temps de repos, mais sans justifier une hospitalisation. Ils offrent un hébergement temporaire associé à un accompagnement médical, infirmier et social.

👉 SIAO : Service intégré d'accueil et d'orientation

Dispositif départemental qui organise et coordonne l'accueil, l'orientation et l'accompagnement des personnes sans domicile ou en situation de grande précarité vers les solutions les plus adaptées à leur situation : hébergement d'urgence, CHRS, logement accompagné ou accès au logement.

La coexistence de ces dispositifs au sein du PLEX rassemble dans un même espace des personnes dont les vulnérabilités sont différentes (exil, absence de logement, maladie, précarité économique, rupture biographique, etc.), mais qui se retrouvent confrontées à des questions communes d'hospitalité, d'attente, de soin et de reconstruction de soi. C'est probablement aussi ce qui donne au lieu sa densité narrative et relationnelle.

Mardi 23 juin 2026 (Nîmes) *Rencontrer (bis)*

Ce midi, je présente aux équipes du PLEX de la Croix-Rouge de Nîmes la résidence Transat que nous allons mener avec Christophe. J'ai ramené du matériel : vidéoprojecteur, câbles, adaptateurs, micros, ordinateur. Toute une petite infrastructure mobile qui accompagne désormais les débuts des écritures que j'ai mené avec le GdRA. Comme souvent, les choses résistent. Impossible de me connecter au réseau Wi-Fi du PLEX. Les minutes passent. Le réseau refuse de coopérer... Je finis par improviser avec des images que j'ai en stock sur mon ordinateur ou que je récupère sur Internet en partage de connexion avec le téléphone.

Je construis une présentation à partir de ce que j'ai sous la main : des images du GdRA, des photographies et des extraits des aventures Paquita et Petaçatges menées avec Vives Voies, Bonnefrite, Collectif Etc, Marion Jdanoff, différents EHPAD. Plus tard, j'évoquerai également le Service d'Art à Domicile, imaginé avec Fred, Marine, Aurore, les formidables auxiliaires de vie sociale de l'ADMR de Capdenac, puis rejoint par Christophe sur la dimension de recherche. Finalement, les récits de projets précédents deviennent eux-mêmes les outils de présentation de la proposition à venir. Morad est absorbé par les urgences du jour.

Les lieux d'accueil ont leurs temporalités propres, faites d'interruptions, d'imprévus et de situations qui ne peuvent attendre. Il y a quelques jours, une personne hébergée au PLEX est décédée dans sa chambre. Ce n'est pas un événement fréquent, mais lorsqu'il survient, il laisse une trace profonde. Dans les équipes comme parmi les personnes accueillies, la disparition d'une ou d'un résident rappelle brutalement la vulnérabilité qui traverse ces espaces.

Nous parcourons ensemble les bâtiments pour rejoindre la nouvelle salle de réunion. Sur le chemin, Morad me confie qu'il ne sait pas combien de personnes seront présentes pour assister à ces échanges autour de la résidence. Les réunions ici se remplissent et se vident au rythme des obligations de terrain. Une urgence peut toujours détourner quelqu'une de ce qui était prévu. Mais peu à peu, les chaises se remplissent. Travailleuses sociales, infirmières, éducatrices, responsables de pôles, directrices de structures, assistantes sociales. Romina, Elsa, Marie-Charlotte, Chloé, Héloïse, Laetitia, Fabienne, Lydia, Carine. Certaines arrivent essoufflées, d'autres avec un café à la main. Toutes portent encore quelque chose de leur matinée de travail. Je suis frappé par leurs sourires. Une forme de curiosité attentive habite la pièce. Je commence à montrer des photographies grâce au vidéo projecteur. Je présente aussi ce que j'ai compris des Ateliers Médicis. Beaucoup des images que je présente ont été réalisées par Loran, qui devrait nous rejoindre plus tard pour documenter cette aventure. Les photographies défilent. Puis viennent des extraits vidéo de La Cham, de Vives Voies, d'autres expériences menées ces dernières années.

J'essaie moins d'expliquer que de faire sentir. Faire comprendre ce que nous cherchons lorsque nous affirmons aimer filmer ou photographier des visages. Ce que signifie, pour Christophe et moi, enquêter. Pourquoi on parle de théâtre documentaire, de théâtre de la Personne, plutôt que de spectacle. Pourquoi nous accordons tant d'importance aux récits ordinaires. Les images accomplissent parfois ce que les mots peinent à transmettre.

Dans la salle, les réactions sont discrètes. Quelques sourires, des regards qui s'attardent, des hochements de tête. Je comprends que certaines reconnaissent dans ces fragments quelque chose de leur propre travail: l'attention portée aux personnes, la nécessité d'écouter avant d'agir, le refus de réduire quelqu'un à une situation administrative ou sociale. Morad intervient. Pour lui, cette résidence ne constitue pas seulement un projet artistique supplémentaire. Il la présente comme une occasion de déplacer le regard porté sur le PLEX lui-même. Une possibilité de suspendre un instant les habitudes professionnelles pour interroger ce qui, d'ordinaire, reste invisible.

Quels regards portons-nous sur ce lieu? Que racontent réellement ses espaces, ses bâtiments, ses couloirs? Que disent les pratiques d'accompagnement qui s'y déploient chaque jour? Et surtout: comment faire davantage de place aux histoires qui traversent ces lieux sans toujours trouver d'endroits où se déposer ?

J'écoute ces questions et réflexions circuler dans la salle. Elles me semblent importantes parce qu'elles déplacent l'enjeu de la résidence. Il ne s'agit plus seulement de produire une œuvre à partir d'un terrain. Il s'agit d'ouvrir un espace où un collectif puisse se regarder autrement, raconter autrement ce qu'il fait, ce qu'il vit, ce qu'il traverse. Je souris en pensant aux parallèles à faire avec la psychothérapie institutionnelle que j'affectionne beaucoup. À cet instant, je crois que la résidence commence réellement. Non pas dans les outils que j'ai apportés, ni dans les images projetées sur le mur, mais dans cette série de questions partagées qui demeurent suspendues entre nous.

Mercredi 1er juillet 2026 (Paris) Échanger

Hier je lisais ceci dans le livre *Allô la Place* de Nassera Tamer :

Le mot "migrants" efface moins les personnes qu'il désigne que les violences qu'on leur inflige. L'écrivaine Tassadit Imache, dont les romans sont peuplés de personnages en fuite, le dit: les

migrants, il n'y a pas si longtemps, on les appelait les "immigrés", désormais, on ne les veut plus "immigrés", installés, visibles, ici. On les veut mouvants, de passage, faciles à déplacer, un coup de canif dans la tente et ouste, en partance, toujours, vite et loin. Idéalement on les veut morts, détruits. On ne veut plus d'immigrés, on ne veut plus les voir, on ne veut plus se voir en eux, qu'ils soient arrivés légalement ou non et leurs enfants, pareil. On dresse murs, miradors, tessons, barbelés, béton armé, tout pour ne plus les voir, on lâche les chiens sur eux, les lâche dans le désert, on laisse la mer les engloutir, on laisse leurs appels sans réponse, on les laisse perdus en mer. Beaucoup avant la traversée collent sur leur corps, à même la peau, une carte d'identité et une carte SIM, les traces d'une existence scotchées sur la cuisse.

— *Nassera Tamer (2025), Allô la Place, Verdier, p.78*

Ce matin, un message d'Elsa arrive dans ma boîte mail. Elle est travailleuse sociale au sein de l'équipe mobile CHRS « hors les murs » de la Croix-Rouge. Quelques jours seulement après notre présentation de la résidence, elle nous écrit. Je mesure alors la vitesse à laquelle une initiative peut commencer à appartenir à d'autres que celles et ceux qui l'ont imaginé. Elle me parle d'un temps appelé « Changer d'air ». La semaine prochaine, nous pourrions y prendre part. Elle écrit : « Le Changer d'air est un espace qui nous permet de sortir d'un quotidien difficile et proposer un autre cadre, propice au partage, à la création de lien et à l'évasion. »

Je relis plusieurs fois cette phrase. Elle dit beaucoup plus qu'une simple invitation. Elle raconte une pratique. Changer d'air n'est pas seulement quitter un lieu ; c'est déplacer les conditions dans lesquelles une relation devient possible. Produire un autre milieu, où les rôles habituels se desserrent un instant et où chacune et chacun peut apparaître autrement que sous le poids de son dossier, de sa fonction ou de sa situation. Je lui réponds presque immédiatement. Oui, nous serions heureux d'y participer. Et, au fond, de changer d'air nous aussi. Je remarque que cette expression vaut pour tout le monde. Les personnes accompagnées, bien sûr. Mais également les travailleuses sociales, les artistes, les chercheures. Nous arrivons souvent sur un terrain avec l'idée d'y proposer quelque chose ; plus rarement avec la conscience que c'est aussi le terrain qui déplacera notre propre manière d'habiter le monde.

L'après-midi, un second message ouvre une autre possibilité. Laetitia, adjointe de direction et responsable de l'action culturelle de Paloma, me répond. Je l'avais sollicitée quelques jours plus tôt avec une idée encore imprécise : trouver un espace où inviter Charlotte Le May, chorégraphe et circassienne que nous souhaitons convier à inventer un atelier de « mouvement ».

Notre désir à Christophe et à moi est simple : créer une situation où les salariées du PLEX et les personnes accueillies puissent entrer en mouvement ensemble. Non pas pour apprendre une chorégraphie, mais pour faire l'expérience d'un espace partagé où les corps ne soient plus immédiatement définis par leur fonction, leur statut ou leur parcours.

La réponse est positive. Le grand studio de répétition est disponible. Un vaste plateau recouvert de tapis de danse nous sera ouvert. Nous avons aussi convié Loran à faire des images de cet atelier. Je pense alors à la géographie discrète que la résidence commence à dessiner. Les liens apparaissent, ils ne résultent pas d'un plan préétabli mais d'une succession de gestes d'hospitalité : un courriel, une proposition, une salle que l'on rend disponible, une porte que l'on ouvre. Peut-être qu'une résidence se construit d'abord ainsi. Non par l'accumulation d'activités, mais par la fabrication progressive d'un milieu où des personnes, des pratiques et des institutions acceptent de se déplacer légèrement pour rendre une rencontre possible.

Lundi 6 juillet 2026 (Nîmes) *S'entretenir* 1

Le matin, nous partons visiter les studios de Paloma, SMAC de Nîmes. Nous y mènerons un atelier ce jeudi. Noémie nous accueille, nous montre comment allumer les lumières. Le son est mat, il y a des tapis de danse et des pendrillons noirs. Nous pourrions évoluer dans cette boîte noire et c'est Emma qui nous accueillera. Nous retournons au PLEX pour y installer notre « studio ». Avant de rencontrer, il faut toujours préparer les conditions d'écoute. On déplie des rallonges électriques, des câbles, des pieds de caméras on teste les micros, les enregistreurs. On essaye de faire fonctionner des micros cravates puis les pinces de ces derniers nous font renoncer. Quelque chose, dans leur proximité avec le corps, nous dérange : ils font trop télévision, ils équipent, ils rappellent trop facilement le reportage. Nous préférons des dispositifs plus légers, qui laissent davantage de liberté aux gestes et aux silences.

Les choix techniques du théâtre documentaire sont aussi des

choix relationnels. On évoque les films de Stéphane Breton où il n'a jamais utilisé de micros-cravates.

Les premières personnes arrivent. Fred tient une bouteille d'eau remplie de sirop à la menthe. Il plaisante malgré une rage de dents qui le fait souffrir. Son visage alterne entre sourire et crispation. Il souffle fort par le nez. William raconte avec autodérision avoir complètement raté sa taille de barbe, Zizou lui dit qu'il pourra rattraper ça à la tondeuse. Daniel déborde d'enthousiasme. Il parle vite, comme si plusieurs conversations avaient déjà commencé dans sa tête avant même notre arrivée. Il continue en continu. Sophie évoque son passé de danseuse. Elle ne développe pas beaucoup, mais cette simple information transforme déjà notre manière de la regarder. Chaque personne apparaît toujours précédée par une histoire dont nous n'apercevons d'abord que quelques fragments.

À midi, nous partageons le repas avec les personnes accueillies au CHRS. Les conversations circulent sans que personne n'ait besoin de les orienter. Il est question de *Game of Thrones*, des scores de la Coupe du monde, de personnages de fiction et de performances sportives. Je suis frappé par la manière dont ces références communes fabriquent immédiatement un terrain partagé. Les grandes épopées imaginaires et les compétitions internationales de football deviennent des langues communes, capables de suspendre un instant les différences de parcours. Nous faisons également la connaissance de Justine, qui anime plusieurs activités sur le site. Elle connaît les rythmes du lieu, les habitudes, les personnes. Leur présence à elle, à Zélim et Zizou, les autres animateurs, rappelle que les espaces ne sont jamais seulement des bâtiments ; ils tiennent aussi par celles et ceux qui les font vivre au quotidien. L'après-midi, une question très concrète s'impose : trouver un endroit où enregistrer les entretiens. Nous cherchons une pièce suffisamment calme. Les salles sont occupées, traversées, sollicitées. Nous ne voulons priver personne de la salle télé. Finalement, Morad nous trouve un bureau dans le bâtiment B, dans l'antenne médicale. Il est vide depuis longtemps. La personne qui l'occupait est en arrêt depuis plus d'un an. La porte s'ouvre sur un espace presque intact, comme suspendu dans le temps. Les objets sont encore là, mais l'activité qui leur donnait sens a disparu. Les lieux gardent parfois la mémoire silencieuse des absences. Nous nous installons.

Daniel est le premier à accepter un entretien. Il a pris sa guitare et ses textes. Très vite, il nous raconte son parcours en eludant certains passages. Il n'aime pas les moments de silence que comporte un entretien. Il les brise à chaque fois. Il est d'origine réunionnaise mais n'a jamais mis les pieds sur l'archipel des Mascareignes. Plus tard il attrape sa guitare. Il semble plus à l'aise avec elle. Dire ses textes était difficile. William, finalement, ne pourra pas être là aujourd'hui. Son absence n'est pas un contretemps. Elle rappelle simplement que, dans un lieu comme celui-ci, les rencontres ne se programment jamais complètement. Elles dépendent d'autres urgences, d'autres rythmes, d'autres disponibilités. En fin de journée, Dahlia nous annonce qu'elle aimerait venir à l'atelier jeudi avec plusieurs femmes qu'elle accompagne. La proposition ouvre une nouvelle perspective. Jusqu'ici, les voix masculines occupaient largement l'espace. L'arrivée de ces femmes promet d'autres récits, d'autres expériences du lieu, d'autres façons de prendre la parole.

La résidence avance moins par ce que nous décidons que par les invitations qui nous sont faites. Une personne en appelle une autre. Un entretien ouvre sur une nouvelle rencontre. Les chemins ne sont jamais tracés d'avance. Ils se dessinent au fil de la confiance qui circule entre les personnes.

Mardi 7 juillet 2026 (Nîmes) *S'entretenir 2*

La journée commence autour d'un café partagé avec l'équipe du PLEX. Les conversations passent naturellement d'une urgence à l'autre, d'une personne à une autre. Dans ces lieux, le collectif se construit ainsi : quelques minutes volées entre deux rendez-vous, une tasse à la main, avant que chacune et chacun ne reprenne le fil de son travail. Nous faisons la connaissance de Marie-Claude, médecin. Son parcours l'a menée jusqu'en Guyane avant de rejoindre le PLEX. Les trajectoires professionnelles racontent elles aussi des géographies. Les personnes qui travaillent ici arrivent rarement par hasard. Elles portent avec elles d'autres territoires, d'autres expériences du soin, d'autres manières d'entrer en relation. Nous reprenons ensuite notre liste des personnes que nous souhaiterions rencontrer. Le premier entretien hier et ceux prévus à la suite posent un corpus masculin. Il faut désormais déplacer notre regard. Non par souci statistique, mais parce qu'un terrain ne se laisse jamais réduire aux premières voix qui se rendent disponibles. Les récits des femmes demeurent plus difficiles à atteindre. Peut-être parce qu'ils circulent autrement. Peut-être parce que les espaces où ils peuvent se déposer ne

sont pas les mêmes. Nous sommes attentifs à ce déséquilibre. Féminiser le corpus, c'est moins équilibrer une enquête que reconnaître une absence et chercher les conditions de son apparition.

Au déjeuner, Michel semble préoccupé. Il a perdu sa clé. Depuis le matin, il ne pense plus qu'à cela. Son doigt le fait souffrir également. La douleur physique et l'inquiétude se mêlent. Une clé perdue n'est jamais seulement un objet disparu. Dans un lieu où tant de choses demeurent précaires, elle devient rapidement le symbole fragile d'un espace à soi, d'une chambre, d'une possibilité de s'abriter quelque part. Plus loin, Nicolas discute avec plusieurs jeunes qui sont nés en Italie dans une famille Rrom: Martin, Mohammed et Ismaël. Leur père est en Italie, leur mère vient de Bosnie. Ils parlent de musique avec une énergie immédiate. Le rap occupe la conversation. Lorsqu'ils apprennent que nous allons travailler aussi à Paloma, leurs regards changent. Ils veulent venir. Ce désir n'est pas seulement celui d'assister à une activité ; il est celui d'accéder à un lieu dont ils ne franchissent peut-être pas spontanément les portes. Fred confirme qu'il participera à l'atelier de danse. Louna également. Peu à peu, le groupe se compose. Il ne répond à aucune logique préétablie. Il grandit par affinités, par curiosité, par bouche-à-oreille. Une résidence ressemble souvent à cela: un cercle qui s'élargit lentement.

Sophie, en revanche, ne pourra pas être présente à l'entretien prévu cet après-midi. Depuis le mois d'octobre, elle n'a plus de revenus. Sa journée sera consacrée à des démarches auprès de la CAF et de sa banque. Les contraintes administratives occupent une place immense dans les existences. Elles prennent du temps, de l'énergie, de l'attention. Elles décident parfois de ce qui devient possible ou impossible, y compris de participer à un atelier de danse.

En début d'après-midi, je vais frapper à la porte de William. Il ouvre. Il hésite un instant, puis accepte de venir. Il nous prévient simplement qu'il essaiera de « tenir » pendant l'entretien. Il ne promet rien. Cette phrase me touche. Elle dit la vulnérabilité de certaines présences. Ici, accepter une rencontre n'est jamais un engagement anodin ; c'est parfois un effort considérable. Face à la caméra, il commence par raconter ses origines. Madagascar. Le Maroc. L'Inde. L'Espagne. Les pays s'énumèrent comme les couches successives d'une histoire familiale impossible à réduire à une seule appartenance. Puis sa parole bifurque. Il dit avoir fait du mal autour de lui. Il ne cherche ni à s'excuser ni à se justifier. Il constate.

Ensuite, presque dans le même souffle, il ajoute que l'écriture est la seule chose qui le fasse tenir. « Il n'y a que ça de bien dans ma vie ». Les mots changent de régime. Il nous lit ses textes, sans musique, *a cappella*. La langue devient souffle, rythme, percussion. Entre poésie, rap et spoken word, quelque chose surgit qui dépasse largement le récit biographique. William ne raconte plus seulement sa vie ; il la transforme en adresse. Son regard ne quitte presque jamais l'objectif de la caméra. Nous avons le sentiment qu'il parle autant à l'appareil qu'à un interlocuteur invisible situé derrière lui. Un silence s'installe lorsque le dernier vers s'achève. Je sens les poils se dresser sur mes avant-bras. Christophe attrape instinctivement sa guitare. Sans se consulter, ils commencent à improviser ensemble. Les mots trouvent un autre appui, les accords une autre respiration. Rien n'était prévu. C'est précisément pour cela que ce moment existe.

En fin de journée, nous commençons à monter les premières images. Les séquences de William reviennent sur l'écran. Nous les regardons plusieurs fois, presque incrédules. Quelque chose tient déjà. Non pas un film, encore moins une œuvre achevée, mais une intensité. La sensation d'avoir assisté à un moment qui ne pouvait surgir qu'ici, entre ce bureau devenu studio, une caméra discrète, une guitare saisie au vol et la confiance fragile qu'une parole avait fini par accorder à notre présence. Notre travail ne consiste pas à produire ces instants, seulement à être suffisamment disponibles pour qu'ils puissent advenir.

Faire entretien. Nous entretenir, réaliser la parole et les « devenirs hétérogènes », les virtualiser.

Mercredi 8 juillet 2026 (Nîmes) *S'entretenir 3*

Le Changer d'air a lieu au bois des Noyers. L'idée est simple : quitter le PLEX pour quelques heures, déplacer les corps autant que les habitudes. Se retrouver dehors, partager un pique-nique, laisser les conversations prendre une autre direction que celle imposée par les bureaux, les rendez-vous ou les procédures. La chaleur en décide autrement. La canicule oblige à renoncer au repas du midi en plein air. Le programme change, mais pas le principe. Changer d'air ne dépend finalement pas seulement d'un lieu. C'est une manière d'habiter autrement le temps que l'on partage. On prend un petit déjeuner. Nous sommes avec Stéphane, Soso, Julie, Marie et Christophe. L'équipe mobile du CHRS « hors les murs » est là également : Laurence, Elsa, Marie-Charlotte. En les observant travailler, je comprends mieux ce que signifie accompagner « hors les murs ».

Leur présence ne consiste pas à attendre que les personnes viennent jusqu'à elles. Elle repose au contraire sur une disponibilité, une capacité à aller-vers, à maintenir le lien malgré les déplacements, les ruptures, les absences. Les conversations circulent sans ordre particulier. Personne ne semble chercher à occuper le centre. Les professionnelles prennent part aux échanges comme les autres. Les rôles demeurent présents, mais ils deviennent moins visibles. C'est peut-être cela, le premier effet de ce Changer d'air : créer les conditions d'une relation qui ne soit pas entièrement définie par les statuts. J'explique ce qui nous intéresse avec cette résidence. On joue à la pétanque. En fin de matinée, nous raccompagnons Stéphane et Christophe en voiture.

Tous deux sont sortis de la rue ces dernières années. Ils vivent désormais cette période singulière où l'on parle d'autonomisation. Ce mot évoque un mouvement nécessaire, mais il donne parfois l'impression qu'une personne devrait devenir autonome par elle-même, alors que tout ce que j'observe ici raconte exactement l'inverse. Personne ne se relève seul. Les liens précèdent souvent les capacités que l'on attribue ensuite aux individus. L'autonomie apparaît moins comme une séparation que comme une autre manière d'habiter les interdépendances.

Au cours de la journée, nous faisons la connaissance d'Ilyass. Il est tchétchène. Il parle russe. Il a fui la guerre. Il accueille les personnes à l'antenne médicale. Nous évoquons son parcours par fragments. Quelques dates. Quelques lieux. Beaucoup de silences aussi. L'enquête nous a appris que certains récits ne se donnent jamais d'un seul tenant, qu'elle consiste parfois à accepter de ne pas savoir. Les récits de vie apparaissent par éclats, à mesure que la confiance s'installe. Les questions que je pourrais poser restent souvent en suspens. Elles appartiennent davantage à ma curiosité qu'à son besoin de raconter.

L'après-midi, nous nous retrouvons avec Sophie pour un entretien. Très vite, elle évoque son passé d'héroïnomane. Elle le fait sans détour, comme on nomme une période parmi d'autres d'une existence qui ne saurait s'y réduire. Puis elle parle de ses parents, de ses fils. De son père beaucoup. De la substitution qu'elle prend depuis plus de vingt ans. À cet instant, quelque chose se déplace. Le récit quitte progressivement la dépendance pour rejoindre une autre histoire : celle d'une personne qui tente de maintenir des liens, de composer avec les séparations, les regrets, les absences et les espérances.

Je repense alors à ce que nous rencontrons depuis le début de cette résidence. Les institutions nomment les situations: addiction, exil, rue, précarité, maladie. Les personnes, elles, racontent presque toujours autre chose. Elles parlent d'abord de leurs enfants, de musique, d'amour, de cuisine, d'un chien perdu, d'une chanson, d'un jardin ou d'un prénom. Comme si l'existence résistait sans cesse aux catégories qui prétendent l'organiser. Peut-être que notre travail réside là: non pas rendre invisibles les vulnérabilités, mais empêcher qu'elles deviennent le seul récit possible des vies que nous rencontrons.

Jeudi 9 juillet 2026 (Nîmes) (re)Lier

Le matin, nous nous retrouvons à Paloma. Les studios sont encore silencieux lorsque nous arrivons. Charlotte prépare l'espace. Nous déplaçons quelques chaises au centre de la pièce, installons trois micros sur pieds. Peu à peu, la salle cesse d'être un studio de répétition. Elle devient un lieu dont nous ignorons encore les usages. Les personnes arrivent les unes après les autres. Elsa. Marie-Charlotte. Soso. Ismaël. Martin. Louna. Morad. Puis Parwana, accompagnée de ses deux filles, Sawdat et sa sœur. Alain nous rejoint également. Puis Loran qui, sans bruit, dégage son appareil photo et nous dit de l'oublier.

J'observe les premières minutes. Elles sont toujours les plus fragiles. Personne ne sait exactement ce qui va être proposé. Les corps et les regards cherchent leur place. Certains restent près de la porte. D'autres s'assoient immédiatement. Les enfants, eux, explorent l'espace avec une évidence que les adultes ont souvent perdue. Charlotte commence sans véritable consigne. Ou plutôt avec une invitation. Se regarder. Simplement cela. Lever les yeux. Soutenir un regard quelques secondes face aux autres. Accepter d'être vu autant que de voir. Je remarque combien cet exercice, si discret en apparence, demande déjà un engagement. Dans les institutions, les regards sont fréquents, mais ils sont souvent fonctionnels: ils évaluent, accompagnent, rassurent, surveillent parfois. Ici, le regard ne cherche rien d'autre que la présence de l'autre.

Puis viennent les premiers déplacements. Les corps avancent, hésitent, ralentissent. Certains sourient. D'autres rient nerveusement. Les distances changent. Les groupes se recomposent sans que personne n'ait besoin de les organiser. La danse apparaît moins comme une technique que comme une manière de fabriquer de nouvelles proximités.

Nous faisons circuler les micros.

Les voix prennent la place des gestes. Chacune et chacun prononce quelques mots dans sa langue.

Le pachto.

Le dari.

Le rromani.

L'espagnol.

Le français.

D'autres langues encore, dont je ne reconnais pas toujours les sonorités.

Pendant quelques minutes, personne ne demande de traduction.

Les voix existent d'abord comme des matières sonores. Elles remplissent l'espace autrement. Elles deviennent des paysages.

Je me surprends à écouter les rythmes avant les significations.

Les enfants répètent certains mots en riant. Parwana sourit en entendant sa langue résonner dans ce studio de musique où elle n'avait peut-être jamais été entendue.

Soso veut chanter dans le micro sa chanson favorite : Dream-on qui est dans la série Glee mais qui a été composée par Aerosmith. Nous la rejoignons sur scène quand elle interprète cette chanson avec une intensité rare.

À midi, le repas prend une autre tournure. Nous sommes retournés au PLEX et c'est l'anniversaire de Michel. Personne ne semblait en avoir parlé. Touryia disparaît quelques instants en cuisine et revient avec un grand gâteau aux agrumes et au chocolat. Elle n'a rien annoncé. Elle s'est simplement souvenue. La surprise est totale. Michel reste immobile quelques secondes. Son visage se transforme avant même que les mots n'arrivent. Les larmes montent. Elles débordent presque aussitôt. Elles ne sont pas seulement celles d'un homme à qui l'on souhaite un bon anniversaire. Elles disent autre chose : l'expérience, peut-être rare, d'avoir été attendu, reconnu, gardé en mémoire.

Autour de la table, le silence s'installe naturellement. Plusieurs d'entre nous ont les yeux humides. Ce qui nous émeut ne tient pas au gâteau lui-même. Il tient au geste, à cette commensalité. Je repense à ce que Joëlle Zask écrit de l'attention : elle ne consiste pas à faire quelque chose pour quelqu'un, mais à manifester que son existence compte suffisamment pour modifier, même légèrement, notre propre manière d'agir. Touryia n'a pas offert un dessert. Elle a produit un événement minuscule où Michel cessait, un instant, d'être une personne accueillie parmi d'autres pour redevenir celui dont on connaît la date de naissance.

Dans les institutions, les journées se ressemblent souvent. Les procédures reviennent, les repas aussi. Les anniversaires passent parfois inaperçus. Celui-ci suspend le cours ordinaire des choses. Les parts de gâteau sont distribuées. Les conversations reprennent doucement. On plaisante à nouveau. Mais quelque chose est resté. Le soin ne réside pas uniquement dans les accompagnements, les consultations ou les démarches administratives. Il se loge aussi dans ces gestes presque invisibles qui rappellent à quelqu'un qu'il ou elle appartient déjà à une communauté de mémoire. Qu'ici, au moins, une personne a pensé à lui avant qu'il n'arrive à table. Ce sont souvent ces attentions minuscules qui rendent un lieu habitable. Elles ne résolvent rien. Elles ne changent pas une trajectoire. Mais elles déplacent, ne serait-ce qu'un instant, le sentiment d'être seule au monde.

L'après-midi, le groupe change à Paloma. Christophe est là. Marie, Dahlia, William, Carine, Heloïse et Patrice nous rejoignent. Martin, présent le matin, est revenu. Nous visitons les différents espaces de Paloma. Les studios, les couloirs, les loges, les salles techniques. Pour plusieurs d'entre eux, c'est une première. Au détour d'un couloir, nous assistons à la répétition d'un groupe qui prépare un concert. Nous restons quelques minutes. Les musiciennes travaillent un morceau, s'interrompent, reprennent. Personne ne joue pour nous. Nous assistons simplement au travail en train de se faire. Cette absence de spectaculaire me plaît même si iels jouent leur set qu'iels préparent pour les Trans'Cévenoles. Ces ajustements rappellent que la création est d'abord une succession d'essais, d'ajustements, de reprises. Elle ressemble finalement beaucoup à ce que nous vivons depuis le début de cette résidence Transat.

Les ateliers recommencent après la visite. Nous dansons plus il me semble. Charlotte nous fait tenir des ballons invisibles. Puis nous malaxons ensemble un immense chewing-gum lui aussi invisible. Les mains se tendent vers les ungs et les autres.

En repartant, je sens une joie discrète traverser le groupe. Rien d'extraordinaire ne s'est produit aujourd'hui. Personne n'a livré un grand récit. Et pourtant quelque chose s'est déplacé. Des personnes qui ne se seraient sans doute jamais rencontrées ont partagé un même espace. Des langues ont circulé. Des corps se sont regardés autrement. Un studio de musique est devenu, quelques heures durant, un lieu d'hospitalité. Notre travail consiste peut-être simplement à fabriquer ces situations où la rencontre cesse d'être une injonction pour devenir une expérience. Les effets viendront plus tard. Ou pas.

Ils nous échapperont sans doute. Mais ils auront eu lieu, dans les corps, dans les mémoires, dans les chemins que chacune empruntera ensuite.

Vendredi 10 juillet 2026 (Nîmes) *S'entretenir* 4

Le matin commence par un rituel désormais familier : Déplier les pieds de caméra. Vérifier les batteries. Brancher les micros. Écouter les niveaux sonores. Regarder les images de la veille, couper, déplacer, recommencer. Le montage vidéo s'invite très tôt dans la résidence. Il ne vient pas seulement après les rencontres ; il les prolonge. En revoyant les visages et les paroles, nous découvrons souvent ce qui nous avait échappé sur le moment : un silence, un regard, une hésitation, une main qui accompagne discrètement une phrase.

Le film commence à penser avec nous. Nous montrons les rushes à Charlotte. Elle est restée aujourd'hui. Sa présence modifie subtilement le rythme du travail. Nous ne sommes plus seulement deux à observer les situations, mais trois. Chacune remarque des choses différentes. Là où je suis attentif aux récits, elle revient vers les corps, les postures, les déplacements. Christophe, lui, interroge les mots, les catégories, ce qui résiste à une interprétation trop rapide. Peu à peu, nos regards composent une observation commune qui n'appartient plus tout à fait à aucune de nous.

À midi, nous déjeunons ensemble, comme chaque jour. Je remarque combien ce repas est devenu une véritable institution de notre résidence. Nous ne parlons plus seulement des activités prévues ou des personnes rencontrées. Les conversations passent d'une table à l'autre, mêlent les souvenirs, les plaisanteries, les nouvelles du jour. Les habitudes s'installent. On sait désormais où chacune aime s'asseoir. Les prénoms circulent avec davantage d'évidence. Il faut peu de choses pour qu'un collectif commence à exister : la répétition de gestes simples, partagés sans qu'il soit nécessaire de les organiser. Chiro est très fier d'avoir gagné ses paris de foot hier soir. Philippe Alias « De Niro » veut en savoir plus sur ce que l'on fait. Daniel regrette de ne pas être venu hier aux ateliers.

L'après-midi est consacré aux entretiens. Nous retrouvons Dahlia, infirmière et Touryia, « maîtresse de maison » du PLEX. Leurs paroles ne se ressemblent pas. Les trajectoires non plus. Pourtant, au fil de l'écoute, je suis frappé par un point commun : toutes deux racontent moins ce qui leur est arrivé que la manière dont elles

continuent, chaque jour, à composer avec le monde. Les récits ne sont jamais figés dans le passé. Ils cherchent constamment des prises dans le présent. Je crois que c'est ce que produit l'entretien lorsqu'il cesse d'être un outil d'enquête pour devenir un espace d'attention. Les mots ne servent plus seulement à recueillir des informations. Ils permettent à une expérience de se déposer, de prendre forme devant quelqu'un qui accepte de la recevoir sans chercher immédiatement à l'expliquer. À la fin de la journée, je mesure combien la résidence avance à une vitesse particulière. Rien ne semble spectaculaire. Les journées se ressemblent parfois : installer le matériel, partager un repas, enregistrer une parole, ranger les câbles. Et pourtant, dans cette répétition, quelque chose se transforme. Les gestes deviennent plus assurés. Les présences plus familières. Les silences moins embarrassés. Une confiance discrète est en train de s'installer. Peut-être est-ce cela, au fond, le véritable matériau de notre travail. Morad nous rejoint en fin de journée. Nous discutons de ces jours passés au PLEX où il est une présence proche plus qu'un interlocuteur direct.

L'an dernier en juillet, nous étions en forêt amazonienne avec Aimawale Opoia pour préparer Silikë à venir, et cette année en été, une forêt de personnes où se font liens et lianes, métissages et symbioses se propose à nous. Avec Le GdRA, vers le théâtre, à l'invitation des Ateliers Médicis, nous découvrons le Centre d'accueil de la Croix-Rouge de Nîmes où Majda arrive de Bosnie et espère ses enfants danser. Puis une famille afghane parle sur scène et joue des langues, pachto, dari, français : une femme et ses filles racontent, remercient. William partage et improvise ses 34 printemps je l'accompagne à la guitare. François Huguet qui a inventé ce trouble entre création, médiation, diffusion, mène un entretien délicat avec Sophie, il écoute, filme. Il danse aussi. L'entretien biographique porte si bien son nom... c'est un entretien de soi et de l'autre, un entretien de la relation, un entretien du récit où, je pense à la grande soeur Barbara Glowczewski, s'actualise, se virtualise, se réalise la parole et "les devenirs hétérogènes". Loran Chourrau nous rejoint et pose un regard tandis que Charlotte Le May ouvre ses gestes, articule ses danses et encouragements, vers le mouvement contenu, celui de la continuité. Et enfin Nicolas, Morad, Dahlia, Touriya, ces personnes qui prennent soin, encore et toujours, et qui sont si importantes... voilà ce qui importe : il y a des gens solidaires, généreux et bons, qui nous impressionnent et nous apprennent.

La journée s'étire avec une lenteur inhabituelle. Il y a des jours où le terrain semble moins produire d'événements que d'autres. En réalité, il offre autre chose : du temps pour revenir sur ce qui a déjà eu lieu. Nous passons la matinée au montage des images enregistrées la semaine précédente. Deux séquences occupent notre attention. La première donne à entendre le slam de William aka Karnage. Nous cherchons le bon rythme, celui qui laisse toute sa place à sa voix sans l'enfermer dans un effet de mise en scène. La seconde rassemble des fragments de l'atelier de mouvement mené avec Charlotte. Des regards qui se croisent, des corps qui hésitent puis s'accordent, des langues qui traversent le studio. Le montage n'est pas seulement une opération technique. Il constitue une seconde enquête. Les détails reviennent, certains gestes prennent soudain une importance que nous n'avions pas perçue sur le moment. Cette semaine, Christophe a apporté sa clarinette basse. À plusieurs reprises, il joue dans le bureau de l'antenne médicale et laisse résonner quelques notes. Les sons graves emplissent doucement les couloirs. Ils avancent lentement, rebondissent contre les murs, se glissent entre les portes entrouvertes.

Au fil de la journée, nous retrouvons celles et ceux qui composent désormais notre quotidien. Les salutations sont plus rapides, les prénoms viennent sans effort. Les relations cessent peu à peu d'être des rencontres pour devenir des habitudes.

Nous déposons Sophie à l'association qui lui permet d'obtenir son traitement de substitution à l'héroïne. Nicolas nous demande si l'on peut associer Martin et Mohammed aux entretiens pour leur changer les idées et les empêcher de « faire de conneries ». Philippe est quant à lui revenu de ses « vacances ». Il avait quitté le PLEX quelques jours pour assurer une garde de bateau à Aigues-Mortes. Son retour passe presque inaperçu, comme si chacun retrouvait naturellement sa place dans le paysage du lieu. Je pense alors à cette alternance permanente entre départs et retours qui rythme la vie du PLEX. Les personnes circulent, s'absentent, reviennent. Rien n'est tout à fait stable, mais rien n'est complètement rompu non plus. Cette journée paraît calme.

La résidence ne se construit pas seulement dans les moments exceptionnels. Elle avance aussi grâce à ces journées discrètes où l'on monte des images, où l'on écoute une clarinette résonner dans un couloir, où l'on retrouve simplement des personnes dont la présence est peu à peu devenue familière. C'est souvent dans

cette continuité silencieuse que la confiance s'installe et que le terrain cesse d'être un lieu d'enquête pour devenir un milieu partagé.

Mardi 21 juillet 2026 (Nîmes) *Absence*

Ce matin, Martin et Mohammed devaient nous retrouver pour un entretien. Ils ne viendront pas. Martin s'est fait mal au dos. Le rendez-vous disparaît du programme et laisse un trou dans la journée. Devant le bâtiment, Adel, Aïcha et Ibrahim, leurs jeunes frères et sœur, sont là. Nous discutons, nous jouons au ballon avec elles. Iels vont et viennent, nous interpellent, disparaissent, reviennent. Le temps passe sans que nous cherchions particulièrement à en faire quelque chose. Je commence à aimer ces moments-là. Ceux où ce qui était prévu n'advient pas et où, précisément pour cette raison, autre chose devient possible. L'enquête nous apprend à renoncer doucement à notre programme, à ne pas remplir immédiatement les vides. Être disponible à ce qui se présente plutôt qu'à ce que nous avions décidé de rencontrer.

Il n'y aura pas d'entretien aujourd'hui. Pas de récit enregistré. Mais du temps passé ensemble, devant un bâtiment, à parler et à jouer au foot. Une relation qui n'a pas besoin de produire quelque chose pour avoir de la valeur. Plus tard, nous retournons aux films. Nous montons les images accumulées depuis plusieurs jours. Regarder, déplacer, écouter à nouveau, laisser un silence un peu plus longtemps. Le montage devient une autre manière de revenir sur le terrain. Nous découvrons dans les images des gestes et des regards que nous n'avions pas vus lorsqu'ils avaient lieu. Dehors, nous apprenons à laisser les choses advenir. Devant les écrans, nous essayons de leur faire une place sans trop les ordonner.

Mercredi 22 juillet 2026 (Nîmes) *S'entretenir* 5

Aujourd'hui, nous nous entretenons avec David, maraîcher et nouvelle recrue de l'équipe du PLEX. Son histoire commence sur les routes. Pendant plusieurs années, il a vécu en camion, dans le monde des teufs, avec une famille qui s'est peu à peu composée. La France, l'Espagne, le Portugal, le Maroc. Les pays ont défilé, les lieux où l'on s'arrête quelque temps, ceux que l'on quitte. Une vie mobile qui a pourtant fini par faire naître le désir inverse : se fixer quelque part. Ici.

David et sa compagne veulent alors faire quelque chose de leurs mains. Travailler la terre s'est imposé presque comme une évidence. Cultiver, faire pousser, nourrir. Iels sont devenues paysannes. Mais l'évidence s'est peu à peu transformée en épuisement. Il raconte les journées sans fin, les tâches qui s'enchaînent, les gestes qu'il faut recommencer chaque matin parce que les plantes, les animaux, les saisons n'attendent pas. Il parle de lui comme d'une « bête de somme ». Il travaille pour nourrir les autres mais ne voit plus ses propres enfants prendre leur petit-déjeuner. Cette contradiction reste suspendue dans la conversation. L'émotion déborde. Produire de quoi nourrir des personnes et ne plus avoir le temps de partager un repas avec les siens. C'est par l'agriculture que David rencontre la Croix-Rouge. Il livre alors Su Casa, une autre initiative du PLEX portée par Morad : un restaurant solidaire ouvert à toutes et tous, où chacune paie selon ses moyens. La nourriture y devient autre chose qu'un produit échangé contre un prix. Elle redevient une manière d'accueillir, de partager un espace, de reconnaître une égale possibilité de s'asseoir à table. Parallèlement, David s'engage à la Confédération paysanne, dont il devient délégué. Aux journées de travail s'ajoutent les réunions, les déplacements, les luttes. Il tient. Puis il ne tient plus.

Après un burn-out, une autre possibilité apparaît. Morad lui propose de rejoindre la Croix-Rouge pour construire une démarche de maraîchage solidaire. Il peut continuer à cultiver sans que toute son existence soit absorbée par le fait de produire. Mais surtout, quelque chose s'est déplacé dans sa manière de penser l'alimentation. Il ne s'agit plus seulement de faire pousser des légumes ni même de permettre à chacune et chacun de « bien » manger. David veut remonter plus haut, prendre la filière entière comme espace d'action : la manière de produire, les conditions de travail, les circuits de distribution, le prix, l'accès aux produits, la possibilité pour chacune et chacun de choisir ce qu'il mange.

Il parle de « dignité alimentaire ». L'expression me semble importante. Elle déplace la question de l'aide vers celle des conditions du choix. Il ne s'agit plus seulement de donner à manger à celles et ceux qui en ont besoin, mais de se demander comment produire, distribuer et partager la nourriture sans assigner certaines personnes au rôle de bénéficiaires et d'autres à celui de bienfaiteurs. Faire de toute la chaîne alimentaire une action solidaire, éthique et vertueuse sans dépendre des banques alimentaires qui ont le défaut de soutenir indirectement le surachat par les centrales de distribution qui ensuite défiscalisent sur

les produits invendus... En l'écoutant, je repense à son parcours. Le camion, les routes, les fêtes, la ferme, les poules, l'engagement syndical, l'épuisement, puis ce jardin à construire au sein de la Croix-Rouge. Ce qui pourrait apparaître comme une succession de ruptures dessine peut-être une même recherche : trouver une manière de travailler, de nourrir et de vivre qui ne finisse pas par dévorer celui qui s'y consacre. Cultiver, finalement, sans devenir soi-même la chose sacrifiée à la récolte.

Jeudi 23 juillet 2026 (Nîmes) *S'entretenir* 6

Entretien avec Stéphane et *Perle*, sa chienne. Stéphane parle doucement. Il faut laisser du temps entre les questions, ne pas chercher à remplir les silences. Il raconte le Sud-Ouest, ses origines, son ancien métier de boulanger. Puis les fêtes de village, les forains qu'il aidait à installer, démonter, déplacer les manèges. Une vie faite de passages et de petits boulots. « Partout où on va, c'est la même galère ». La phrase tombe sans colère particulière. Comme un constat éprouvé suffisamment de fois pour ne plus avoir besoin d'être démontré. Il a connu la rue. Une infection à l'œil contractée lorsqu'il dormait dehors l'a conduit en soins de suite, puis au LHSS de la Croix-Rouge de Nîmes. Il raconte que cela ne s'est pas très bien passé. Aujourd'hui, il est hébergé à l'hôtel. C'est mieux, dit-il. *Perle* reste près de lui tranquille et joyeuse. La semaine dernière, Stéphane aurait aimé venir avec nous à Paloma, mais les animaux ne peuvent pas entrer dans le bâtiment. Il n'est donc pas venu. Se séparer de *Perle* est difficile. Je comprends vite que parler d'un animal de compagnie serait ici insuffisant. Entre elleux, il existe une forme d'alliance. Il veille sur elle. Elle veille sur lui. Après des années où l'on possède peu de choses, où les lieux où dormir changent, où les relations se distendent parfois, cette fidélité-là prend une autre dimension. Stéphane joue un peu de guitare. À l'oreille, précise-t-il. Il écrit aussi. Mais il a des soucis de cordes. Dans sa chambre d'hôtel, il aimerait pouvoir jouer plus fort, mais il craint de déranger les personnes installées dans les chambres voisines. Avoir une chambre ne signifie pas encore disposer pleinement d'un chez-soi. Il faut habiter sans faire de bruit, prendre place sans empiéter sur celle des autres. Il lance un morceau de ragga sur son téléphone. Quelques minutes suffisent pour l'inspiration. Il écrit plusieurs lignes sur une feuille. Christophe attrape la guitare et ils commencent à improviser. Stéphane lit son texte sur les accords. Il a oublié ses lunettes et peine à distinguer les mots. Il rapproche la feuille de son visage, hésite, reprend. La difficulté fait partie du morceau.

À midi, le repas est épique. Cette après-midi, Zélim organise une sortie pêche au bord de la rivière. Neuf personnes doivent partir. Depuis le début du repas, on ne parle presque que de ça. Les plaisanteries fusent. Ça chambre fort. On imagine déjà qui attrapera quelque chose, qui reviendra bredouille. La sortie n'a pas encore commencé qu'elle produit déjà ses effets. S'il restait des places, nous partirions volontiers avec elleux. Philippe, que tout le monde surnomme De Niro, revient nous parler de l'entretien qu'il souhaite faire avec nous. Il veut raconter sa vie. Il évoque son passé dans le monde des bars et des établissements nocturnes. Puis il formule les choses autrement : « J'étais dans la nuit. Je note la phrase. Elle me semble beaucoup plus vaste que ce qu'elle désigne immédiatement. »

Être dans la nuit.

Un métier, un milieu, des horaires, certainement. Mais peut-être aussi une époque de sa vie, une manière d'exister, un monde dont il faudra un jour qu'il nous raconte les contours.

L'après-midi, nous repartons vers notre « permanence » de collecte de récits, installée dans l'antenne médicale, le bâtiment B qui jouxte le bâtiment C où sont les espaces communs. En arrivant, nous surprenons Ilyass en pleine conversation avec Tanya. Ils parlent russe. Nous restons un moment à proximité avant que Tanya nous raconte quelques fragments de son histoire. Elle est ukrainienne. Depuis son arrivée, Ilyass l'a beaucoup aidée. Il connaît les démarches, les procédures, les endroits où aller, les personnes à contacter. Il lui a expliqué comment se déplacer dans cette géographie administrative que l'on découvre lorsqu'on arrive dans un pays dont on ne maîtrise ni la langue ni les institutions ni les codes culturels. Je le regarde et je pense à cette connaissance particulière que produisent les parcours migratoires. Celui qui a dû apprendre les règles devient celui qui peut les transmettre. L'expérience de la difficulté se transforme en ressource pour une autre. Tanya apprend maintenant le français trois jours par semaine. Elle donne également des cours de dessin. En Ukraine, elle était experte-comptable. Une fois encore, une personne apparaît d'abord à travers la situation qui l'a conduite ici. Puis quelques phrases suffisent pour que cette catégorie éclate. Derrière « l'Ukrainienne » surgissent une experte-comptable, une dessinatrice, une enseignante, une femme qui apprend une nouvelle langue. Une vie ne remplace pas l'autre. Elles coexistent.

Plus tard Alain nous rejoint. Je mets quelques secondes à le reconnaître. Il a rasé sa grande barbe et son visage semble entièrement nouveau. Comme Stéphane, Alain est aujourd'hui hébergé dans un hôtel du centre-ville de Nîmes. Avant cela, il a vécu quinze années dans la rue, dont une partie à dormir dans sa voiture où il s'est fait poignardé l'année dernière. Il n'est pas passé loin de la mort. Il raconte Grenoble, sa ville natale. Son frère, avec qui les relations sont compliquées. Et puis ses chiennes. Ses « bébés », dit-il. Là encore, les animaux occupent une place immense dans le récit. Ils ont accompagné le dehors, partagé les voitures, les nuits, les déplacements. Ils appartiennent à cette histoire autant que les villes et les personnes. Mais aujourd'hui, il a une nouvelle à annoncer. Une très bonne nouvelle. Il va avoir un logement. Un logement à lui. Son visage change lorsqu'il le dit. La joie n'est pas contenue. Après quinze années passées dehors, la possibilité d'avoir une porte, une clé, une pièce où rester, prend une densité difficile à mesurer depuis une vie où ces choses vont de soi. « C'est bon maintenant. Fini les conneries. » Il parle de nouveau départ.

Je repense alors à toutes les expressions entendues aujourd'hui : "la galère partout où on va", "j'étais dans la nuit", "c'est bon maintenant". Elles dessinent presque malgré elles les existences rencontrées ici. Être dehors. Passer. Tenir. Trouver une chambre. Veiller sur une chienne. Aider quelqu'un à comprendre une procédure. Attendre un logement. Puis, parfois, obtenir une clé. Se projeter dans l'achat d'un frigo, chercher à nouveau un travail pour vivre.

Nous parlons beaucoup d'autonomie depuis le début de cette résidence. Aujourd'hui, le mot prend une forme très concrète. L'autonomie n'est pas l'absence de liens. Tout ce que nous voyons raconte même le contraire. Elle se construit avec Perle, avec Ilyass, avec les travailleuses sociales, les infirmières, les médecins, les éducatrices et éducateurs, avec celles et ceux qui savent où appeler, où remplir un dossier, comment attendre encore un peu, faire preuve de sollicitude, de care, ce mot qui nous poursuit depuis longtemps avec Christophe. Pour Alain, aujourd'hui, elle prend simplement la forme d'une porte qu'il pourra bientôt refermer derrière lui. Et de la possibilité, après quinze années passées dehors, de décider lui-même quand la rouvrir.

Ce matin, nous nous entretenons enfin avec Philippe. Cela fait plusieurs semaines que nous attendons ce moment. Il nous avait plusieurs fois dit qu'il voulait raconter son existence. Aujourd'hui, il est là, face à la caméra. Il commence par son nom. Philippe, oui, mais il préférerait qu'on l'appelle Henri. C'était le prénom de son grand-père, un homme qu'il aimait beaucoup. Choisir d'être appelé Henri, c'est faire revenir quelque chose de cette relation, inscrire dans son propre nom la mémoire de quelqu'un qui a compté. Il a grandi du côté de Toulouse mais avec des attaches dans le Quercy. Son nom de famille, c'est une autre histoire. Il nous prévient: il y a là un secret. Quelque chose d'important, de tout à fait intéressant, dit-il. Puis il nous le confie. Nous le garderons précieusement. Philippe – Henri – raconte ensuite combien il s'est souvent « fait rouler dans la farine ». L'expression revient comme une manière de relire son parcours. Il dit avoir été trop crédule, avoir fait confiance aux mauvaises personnes. Selon lui, c'est aussi ce qui l'a conduit jusqu'ici. À force de croire, de prêter, d'accepter, il a peu à peu glissé vers la misère. Il lui reste une voiture, mais il n'a plus le permis. Le véhicule demeure, la possibilité de partir avec lui a disparu. Il parle aussi de sa foi. Il est très pieux. Pourtant, il ne va plus à la messe. Cela fait trop longtemps qu'il ne s'est pas confessé. Alors il regarde la messe à la télévision. Là encore, quelque chose se maintient à distance. Une pratique demeure malgré l'impossibilité, ou peut-être la difficulté, de franchir physiquement la porte de l'église.

Puis l'entretien change de registre. Christophe sort la clarinette basse et lui propose d'improviser un texte autour des valeurs de la Croix-Rouge. Philippe accepte immédiatement. Premier essai. Puis un deuxième. Un troisième. À chaque reprise, quelque chose se libère. La voix prend de l'assurance, la clarinette répond, les mots se déplacent. L'entretien devient jeu. L'excitation monte. Philippe s'arrête soudain: « On s'amuse bien. » Et on éclate tous de rire.

Je pense à ce rire longtemps après. On était venus recueillir son histoire. Nous repartons aussi avec ce moment où raconter cesse d'être une opération tournée vers le passé et devient une expérience au présent. Faire ensemble. Essayer. Recommencer. Rire de ce que l'on vient d'inventer.

L'après-midi, Louisa s'assoit à son tour face à nous. Son récit commence en région parisienne. Elle parle de son père algérien, de ses études, de son premier emploi, de ses enfants, puis de

son arrivée à Arles. Mais son histoire avance autrement. Il y a des accidents. Des traumatismes. Et surtout des trous. Louisa a perdu une partie de sa mémoire. Une amnésie qui, dit-elle, a tout mangé. La formule est brutale et très précise. La mémoire n'a pas simplement disparu : quelque chose l'a dévorée. Son récit avance alors par morceaux, avec des zones auxquelles elle n'a plus accès. Elle ne sait pas exactement comment elle est arrivée ici. Certaines continuités biographiques que nous cherchons habituellement à reconstruire ou du moins à susciter n'existent plus pour elle. Je mesure combien notre manière de mener les entretiens suppose généralement que chacunnes puisse raconter sa vie comme une histoire : un début, des événements, des causes, des conséquences. Avec Louisa, cette évidence s'effondre. Une existence n'a pas nécessairement besoin de former un récit continu pour être une existence. Elle sait en revanche une chose : elle est reconnaissante envers la Croix-Rouge. Dans le paysage troué de sa mémoire, cette présence-là demeure.

Plus tard, nous réussissons enfin à attraper Ilyass. Depuis plusieurs jours, nous tournions autour de cette élicitation. Il aide quelqu'un, traduit une conversation, répond à une demande, repart. Aujourd'hui, il accepte de s'asseoir devant la caméra. Il raconte la Tchétchénie. Les guerres, les violences. Il cherche les mots pour nous faire comprendre quelque chose dont, précisément, nous n'avons aucune idée : jusqu'où des hommes peuvent aller dans la violence infligée à d'autres hommes. Il est arrivé en France en 2004. Quelques valises. Une épouse. Un enfant. Presque rien d'autre. Il a demandé l'asile politique. Avant la guerre et l'exil, il avait étudié à Groznyï pour travailler sur les puits de pétrole. Une autre vie, un autre avenir possible. En France, il faut recommencer. Il raconte les emplois, les changements, le cumul des activités pour subvenir aux besoins de ses enfants. À une période, il travaille pour le Samu social tout en tenant une épicerie russe. Les journées s'allongent. Il s'épuise. Son couple ne tient pas. Il finit par divorcer. Aujourd'hui, il travaille de nouveau pour la Croix-Rouge. Je comprends mieux ce que j'avais observé quelques jours plus tôt avec Tanya. Ilyass parle russe, tchétchène et français. Ses langues sont devenues des outils de travail, mais surtout des possibilités d'accueil. Elles lui permettent d'expliquer, de traduire, d'orienter celles et ceux qui arrivent et ne comprennent encore ni les mots ni les règles du pays dans lequel ils viennent d'atterrir. Ce qu'il a dû apprendre pour survivre ici est devenu une ressource pour les autres.

Puis il nous parle de ses enfants. Cinq. Il lève la main et nous montre ses cinq doigts. Cinq, répète-t-il. Puis il referme

lentement le poing. À cinq, explique-t-il, ça tient. Avec moins de doigts, la main perd son équilibre. Il les faut tous pour former le poing. Il les faut tous pour faire famille. Le geste est simple et nous restons un moment à le regarder. Toute la journée, nous avons parlé de ce qui tient et de ce qui ne tient plus. Un nom que l'on préfère à un autre. Une voiture sans permis. Une foi pratiquée devant un écran. Une mémoire mangée par l'amnésie. Une existence déplacée par la guerre. Des langues apprises, conservées, transmises. Et puis cette main d'Ilyass. Cinq doigts différents qui ne deviennent une force qu'au moment où ils se replient les uns vers les autres. Peut-être que tenir ne signifie jamais tenir seul.

Guerres, exils, précarité, ruptures familiales, maladies, drogues, accidents de parcours, violences administratives ou sociales: au Pôle de lutte contre les exclusions de la Croix-Rouge française à Nîmes, les grandes fractures du monde prennent des visages, des voix, des histoires singulières. Elles ne sont plus des événements lointains. Elles s'incarnent dans les récits de celles et ceux qui ont dû quitter une maison, un pays, un métier, une langue ou parfois une famille. Elles se lisent dans les corps fatigués, les attentes interminables, les gestes quotidiens pour recommencer. Ici, la question de l'habiter ne se résume pas à celle du logement. Elle touche à quelque chose de plus profond: comment retrouver une place dans le monde lorsque les repères se sont effondrés? Comment reconstruire une continuité après les déplacements, les violences, les pertes ou les longues périodes d'incertitude? Lorsque l'on a dû fuir, lorsque l'on vit dans l'attente d'une décision administrative, lorsque l'on ne sait pas encore où l'on dormira demain, que signifie encore le mot "chez soi" ?

Et pourtant, au milieu de ces existences suspendues, quelque chose résiste. Une conversation autour d'un café, un repas partagé, une chanson dans une langue maternelle, un slam, un éclat de rire, une photographie, un récit confié à quelqu'un qui prend le temps d'écouter. Autant de gestes modestes qui ne font pas disparaître les épreuves mais qui rouvrent la possibilité d'habiter un lieu, une relation, un avenir. Le Pôle de lutte contre les exclusions est ainsi bien davantage qu'un espace d'accueil. Il devient un lieu où se fabriquent, souvent discrètement, de nouvelles formes d'appartenance. Un lieu où l'on réapprend à faire confiance, à raconter son histoire, à rencontrer celle des autres. Un lieu où la dignité ne se réduit pas à une réponse d'urgence mais se construit dans la reconnaissance mutuelle.

Des sciences sociales aux arts, de l'anthropologie au théâtre documentaire, de nombreuses pratiques cherchent aujourd'hui à comprendre ces manières fragiles de refaire monde. Comment habiter lorsque l'exil, la précarité ou l'exclusion ont bouleversé jusqu'à l'idée même de refuge? C'est peut-être ici que la réflexion peut se tenir: dans l'attention portée aux récits ordinaires, aux gestes minuscules de solidarité et à cette capacité profondément humaine de reconstruire, malgré tout, un lieu où vivre ensemble.

Le GdRA est un collectif de théâtre aux contours variables en fonction des oeuvres. Christophe Rulhes - artiste pluridisciplinaire, auteur et metteur en scène, musicien, anthropologue - anime et conçoit les écritures et recherches artistiques depuis les débuts en 2007. Le GdRA développe un théâtre d'enquête à la croisée des arts vivants et des sciences humaines. Entre textes, danse, musique, cirque et ethnographies, les créations s'appuient sur des récits de vie, des paysages et des rencontres et provoquent des troubles entre réel et fiction. Les pièces donnent à voir au « théâtre de la personne » un peuple retrouvé, autodéterminé, fabulant. L'approche sensible et documentaire approfondit un art de l'enquête dont les données co-construites deviennent matières scéniques, littéraires, s'inscrivant dans une diplomatie fine où jouent la politique et les participations du quotidien, avec la tentative de les rendre possibles pour toutes et tous.

www.legdra.fr

Textes :

François Huguet et Christophe Rulhes, à partir des entretiens menés d'avril à août 2026 avec les personnes accueillies par le PLEX30 et ses équipes de la Croix-Rouge française du Gard. Avec Charlotte Le May et Loran Chourrau

Mise en page :

Félix Kazi-Tani

Septembre 2026

**ATELIER
MEDICIS**

Sans projet artistique prédéveloppé, les artistes des résidences Transat sont invitées, le temps d'un été, à imaginer des espaces créatifs et de liberté en co-construction avec les usagers de ces lieux non dédiés à la culture (sur l'ensemble du territoire national, en hexagone comme en Outre-mer, en milieu rural comme urbain, périphérie comme centre-ville).
www.ateliersmedicis.fr

**Morad*Lætitia*Karine*Perle*
Dahlia*Heloïse*Touriya*Elsa*
Romina*Tanya*Majda*Soso*
Stéphane*Laurence*Sophie*
David*Chloé*Loran*Philippe*
Marie-Charlotte*Mohammed*
François*Fabienne*Charlotte
*Claire*Julie*Mark*Sawdat*
Leïlah*Daniel*Louisa*Michel*
Christophe*Martin*William*
Marie*Fred*Lydia*Philippe*
Alain*Ilyass*Justine*Ibrahim*
Zelim*Marwan*Marie-Claude
*Parwana*Adel*Aïcha**

**avec le GdRA, se sont retrouvés à l'été 2026 à
Nîmes pour parler, rire, chanter, pleurer, danser,
manger, au 178 allée Salvador Dalí pendant la
résidence Transat des Ateliers Médicis.**